



*D. Etcheverry*

**La Vierge communiant des mains de St-Jean.**

XV

L

Co  
avait  
Com  
Sa  
purs  
lait  
elle  
vant  
parol  
Qu  
cette  
enfin  
se ro  
Pu  
repr  
d'aut

Sor  
redisa

"M  
joie en  
Oui,  
toute



LES COMMUNIONS de la TRES SAINTE VIERGE  
*proposées à notre imitation.*

Contemplons en esprit la T. S. Vierge Marie, lorsqu'elle avait le bonheur de recevoir son Divin Fils dans la Sainte Communion.

Sans doute, elle préparait son âme par d'ardents et purs désirs, puis... le moment venu... elle s'agenouillait humblement aux pieds de saint Jean le disciple; elle répétait dans l'adoration de son cœur: Voici la servante du Seigneur. Oh! qu'il vienne en moi suivant sa parole!

Qui peut dire quel tressaillement d'amour ressentait cette Sainte Mère, lorsque son cher Fils Jésus était enfin déposé sur ses lèvres... Son cœur devait battre à se rompre!

Puis... la paix, le bonheur, inondaient son âme et elle reprenait avec son Jésus la vie commune, l'union intime d'autrefois...

Son action de grâces, c'était son *Magnificat!* Elle le redisait chaque fois avec un sentiment

toujours plus grand de reconnaissance!

toujours plus profond d'humilité!

toujours plus parfait d'amour!

"Mon âme glorifie le Seigneur! Mon esprit est ravi de joie en Dieu mon Sauveur!"

Oui, mon Seigneur, je vous bénis; je voudrais dire à toute la terre mon action de grâces et les grandes choses

que vous avez faites en moi ! afin que sa voix s'unisse à ma voix pour vous exalter et sa reconnaissance à ma reconnaissance pour vous rendre en amour ce que vous me donnez en bienfaits.

“Car Il a regardé l'humilité de sa servante.”

Je n'ai rien de moi-même, j'attribue à mon Dieu tous les biens, j'avoue, je confesse, que le seul titre qu'a trouvé en moi son incomparable bonté : c'est la bassesse de sa servante.

O Marie, ô ma Mère, moi aussi que rendrai-je au Seigneur pour tous les biens que j'ai reçus de Lui ?

Que Lui rendrai-je surtout pour la réception de son Corps Sacré ?

Dans mon impuissance, je m'emparerai de votre cantique pour chanter mon bonheur !

Je prendrai votre âme pour glorifier le Très-Haut.

Je prendrai votre Esprit pour tressaillir de joie en celui qui s'est fait mon Sauveur et ma nourriture !

Unie à votre voix si douce, si suave, mes accents iront jusqu'au cœur de Dieu ! et m'obtiendront des grâces nouvelles.

C'est ainsi que, comblée par la miséricorde divine, qui se plaît à opérer des merveilles sur le néant, à élever jusqu'à lui celle qui gisait dans la poussière, je pourrais chanter comme vous, ô ma Mère : “Voici que toutes les générations des Anges et des Elus m'appelleront une créature bienheureuse, parce que le corps de mon Seigneur Jésus-Christ a gardé mon âme pour la Vie éternelle. Il s'est fait mon bien et mon héritage pour jamais.”

*Magnificat.*

## Un héroïque serviteur de l'Hostie

D'une correspondance privée, nous extrayons quelques détails fort édifiants sur un brave chrétien, décédé tout récemment.

Conducteur de train et facteur de messageries sur la ligne de Caen à la Mer, M. Mériel avait eu d'abord beaucoup à souffrir de ses camarades, à cause de ses convictions et de ses pratiques religieuses ; mais il avait tenu

bon, et devant cette fermeté inébranlable, toute tracasserie avait pris fin.

Assurément, quand on voyait circuler dans les voitures, viser les billets des voyageurs, cet homme à la grande barbe blonde, on ne soupçonnait pas quel cœur de chrétien battait sous cet uniforme d'employé; mais lorsque, dans l'intimité d'une conversation avec de pieux amis, il laissait parler son âme, on devinait sans peine la grandeur de son esprit de foi, l'élévation de ses sentiments, l'intensité de sa vie intérieure.

Le touchant mystère de nos autels était, du reste, sa grande dévotion. Membre très fervent de l'Adoration nocturne, il passait chaque mois, au pied de la Sainte-Hostie, une nuit entière. Régulièrement, l'après-midi, un peu après 4 heures, on le voyait dans une église de Caen, à genoux devant le Tabernacle. Les rares loisirs que l'implacable règlement laisse aux employés d'un service public, il les consacrait à Notre-Seigneur Jésus-Christ; c'est près de Lui qu'il trouvait son meilleur repos.

Mais dans cette piété eucharistique, il est un point que nous tenons surtout à signaler. Longtemps avant le décret pontifical exhortant tous les fidèles à la Communion fréquente, cet homme engagé dans une situation si assujettissante, assistait à la sainte Messe et communiait *tous les jours*. Chaque fois qu'il devait conduire de la Mer à Caen le train de la matinée, il ne lui était pas possible d'avoir une messe avant son départ. Force lui était donc pour ne point manquer à sa pratique quotidienne, de rester jusque vers neuf heures sans prendre aucune nourriture; c'était complètement à jeun qu'il devait alors remplir son service, sur un parcours d'environ trente kilomètres. Quel exemple pour ceux et celles que la moindre difficulté empêche de répondre au désir de la Sainte Eglise et aux pressantes invitations du Souverain Pontife!

Ici-bas, le Dieu du Tabernacle a récompensé son brave serviteur en lui accordant la consolation et l'honneur d'être le père d'un prêtre. L'a-t-il déjà couronné dans le Ciel? Nous pouvons l'espérer. Puisse-t-il susciter de nombreux imitateurs. Apprenons nous-mêmes, par son exemple, que souvent pour *pouvoir* il suffit de *vouloir*.



## LA MERE d'UN PRETRE



**Lettre d'une mère à une amie d'enfance le lendemain  
de l'ordination de son fils.**

~~~~~

AVEC moi, chère amie, bénis, bénis le bon Dieu; je suis la mère d'un prêtre.

"C'est à toi que j'ai écrit, il y a vingt-cinq ans, lorsque cet enfant me fut donné. Il m'en souvient, j'étais folle de bonheur! Je le sentais vivre à côté de moi; j'étendais ma main vers lui, je le touchais, dans son berceau, comme pour m'assurer que je le possédais réellement. Ah! quelle distance entre ces joies et celles qui, aujourd'hui, soulèvent mon âme et la remplissent d'un sentiment nouveau!

"Je suis aujourd'hui la mère d'un prêtre!

"Ces mains que, toutes petites, je baisais avec un amour exalté, il y a vingt-cinq ans, ces mains sont consacrées, ces doigts ont touché Dieu!

"Cette intelligence qui a reçu de moi la lumière, et à qui j'ai montré le but de la vie, elle a grandi, elle s'est

imprégnée de la vérité, elle a dépassé de beaucoup la mienne par l'étude et par la grâce, et maintenant la voilà *consacrée!*

"Ce *corps* que j'ai soigné, protégé, qui m'a fait passer tant de nuits dans les larmes, quand la maladie me le disputait, ce corps devenu grand, robuste, le voilà *consacré!* Serviteur d'une âme de prêtre, il se fatiguera à relever le pécheur, à instruire l'ignorant, à donner le Seigneur à toute créature pensante, qui le demande et qui le cherche.

"Ce *cœur*, ah! ce cœur chaste qui n'a voulu aimer que celui de sa mère, qui a tremblé devant tout contact terrestre, le voilà *consacré!* L'amour qu'il déverse s'appelle charité. Oh! mon fils! je le connais, moi, je sais ce qu'il y a de trésors dans cette nature concentrée. Cette concentration lui sera un rempart contre la vie, contre lui-même; mais dans le secret du sacerdoce, quand Dieu mettra sur son chemin une âme défaillante, troublée ou perdue, comme il saura trouver les paroles qui relèvent et font croire à la bonté divine!

"Oui, oui, il fera du bien, mon enfant, il sera selon le cœur de Dieu, il sera tout charité.

"Oui, oui, je suis la mère d'une prêtre, d'un *vrai* prêtre!

"Que te dirai-je de la cérémonie d'hier? J'étais là, mais je ne voyais que lui; lui s'agenouiller, lui se tenir debout, lui se prosterner, lui se relever, lui sortant recueilli de dessous les mains de l'évêque qui s'étaient posées sur sa tête, lui prêtre!

"Et ce matin, il a dit sa première messe dans la petite chapelle d'un humble couvent. Pour unique pompe: le silence et deux cierges; pour répondant, un enfant, pour assistance: moi, moi, sa mère, et quelques amis intimes.

"Ah! quand on veut peindre le bonheur du Ciel, est-ce qu'on ne devrait pas dire: c'est le bonheur d'une mère qui voit Dieu descendre, à la voix de son fils, à elle, et qui se perd dans une adoration si profonde qu'elle a oublié le monde, la vie, le passé, et ne touche plus que deux points: *Dieu et son fils!*

"Il était là; sa haute taille, ses cheveux noirs, la gravité de ses mouvements, tout le rendait majestueux. Moi,

j'étais tout près de l'autel. Je ne remuais pas, mes sens semblaient suspendus. J'entendais, à un certain moment, le poids d'un corps fléchissant devant la sainte hostie. Je ne priai pas; ou du moins je ne sais trop comment cela s'appelle, c'est l'extase d'une mère chrétienne. Je disais: Merci, mon Dieu, merci!

"Ce prêtre, il était à moi; c'est moi qui l'ai formé, son âme s'est allumée à la mienne. Il n'est plus à moi, mais à vous seul! Gardez-le de l'ombre du mal, il est le sel de la terre, empêchez-le de se corrompre! Mon Dieu, je vous aime et je l'aime! Je le respecte et je le vénère, c'est votre prêtre!

"Au moment de la communion, le répondant, me voyant avancer, a dit le *Confiteor*; le célébrant s'est retourné, il a levé la main droite: c'était l'absolution qui tombait sur sa mère! Mon pauvre enfant, un sanglot lui a échappé: puis il a pris le saint ciboire, il est venu à moi: c'était Dieu que portait mon fils! Quel moment! quelle union! Dieu, son prêtre et moi!... Est-ce que je priais? Vraiment, je n'en sais rien. Une paix inouïe enveloppait mon être; je fondais en larmes: c'était d'amour et de reconnaissance, et je disais tout bas: *Mon Dieu! mon fils!* Oui, pour nous autres mères, je crois que c'est prier... Va, je suis trop heureuse, ne me plains jamais.

"Il y a eu de bien beaux jours dans ma vie; celui-ci est encore le plus beau, parce que les pensées de la terre n'y avaient pour ainsi dire plus de part. Adieu, je ne puis plus écrire; mes larmes inondent ce papier, ce sont des larmes de bonheur..."

(*Revue Catholique de Troyes.*)

Nous n'avons rien de plus à cœur, à cause de Notre singulière dévotion envers le sacrement d'amour, que de voir les enfants, au moment où s'ouvre pour eux la route si périlleuse de la vie, s'approcher avec un cœur pur de la table eucharistique et, en temps voulu, avant que les souillures du monde aient terni l'éclat de leur innocence, chercher la force dans la grâce infinie de cet auguste mystère.



## L'HISTOIRE DE MALTE

**Siège du XXIV<sup>me</sup> Congrès Eucharistique International.**

Les habitants de Malte (*Melita* abeille) sont tout occupés en ce moment, comme la gracieuse ouvrière qui leur a donné son nom, à préparer les cierges de cire qui seront brûlés en l'honneur du Dieu tout-puissant que saint Paul vint jadis leur apporter.

L'île de Malte est peut-être l'endroit du monde le plus international. Elle a été en effet successivement la possession des Romains, de l'Allemagne, de l'Espagne, de la France, et aujourd'hui elle appartient à l'empire britannique, sur lequel le soleil ne se couche jamais.

De tous les événements dont elle a été le théâtre, ce qui a rendu Malte le plus célèbre a été le siège qu'y soutinrent en 1565 les chevaliers de Malte contre les Turcs.

Leur grand maître, Jean de La Valette, qui a donné son nom à la capitale actuelle de l'île, soutint pendant cinq mois les chocs répétés de 100,000 Turcs avec une garnison de 1,800 soldats : 1,000 marins, 700 Maltais et 543 chevaliers. Jean de La Valette avait alors soixante et onze ans ; il paya de sa personne, se trouvant partout au point le plus périlleux. Malgré la prise du fort Saint-Elme, qui ouvrait une porte à l'ennemi, il ne se découragea pas. Fortifiés par la communion, les assiégés redoublèrent de vigilance et d'activité.

Le 31 août, le grand maître annonça l'ouverture de la neuvaine de la Nativité de la sainte Vierge. Les secours arrivèrent le 6 et le jour de la fête, les Turcs s'en allaient découragés.

La prise du fort Saint-Elme avait été l'occasion du plus beau spectacle d'héroïsme guerrier enregistré par l'histoire.

Les défenseurs avaient pour mot d'ordre de résister le plus longtemps possible afin de gagner du temps et, grâce à des secours attendus, de sauver les autres forts.

Ils renoncent à toute idée de capitulation. Ils se font administrer le Viatique suprême, s'embrassent fraternellement et se rendent chacun à son poste de mort. Les uns ne peuvent plus marcher et se font porter; d'autres, ne pouvant se défendre, s'assoient au poste de combat et y récitent tranquillement l'office de la Règle, en s'interrompant pour signaler à leurs confrères les mouvements de l'ennemi. Ces grands mutilés, couverts encore du sang de leurs dernières blessures, attendent le flot ennemi et le reçoivent avec une énergie soigneusement calculée, pour retarder la prise du fort, seul devoir qui leur reste.

Après quatre heures d'assauts continus, les 200 défenseurs de Saint-Elme ne sont plus que 60 qui combattent comme s'ils eussent été 1,000.

Le grand maître La Valette assistait de loin, les yeux pleins de larmes qu'il ne cherchait pas à refouler, au long martyre que la petite garnison prolongeait de son mieux pour être utile aux survivants. Il avait lui-même prescrit ce devoir; il s'apprêtait à en faire autant bientôt dans le château Saint-Ange.

Il avait dit en effet :

“Voilà douze ans que pour la gloire de Dieu et la règle de saint Jean, j'en ai traversé de tous genres. Je n'ai pas été indigne d'être cueilli. Je sais que le chef doit se conserver pour le bien de tous, mais il doit aussi se donner pour tous.”

En se rendant en Egypte, Bonaparte s'empara de Malte grâce à l'incapacité notoire du grand maître de cette époque, nommé Hompech. C'était en 1798. Il ne la garda pas longtemps. Dès l'année suivante l'île fut assiégée par une flotte anglaise. Le 16 septembre 1800, après une héroïque défense, les Français durent capituler, et depuis lors Malte est restée sous la domination de la Grande-Bretagne.

La Valette, où aura lieu le Congrès, est une petite ville de 18,000 âmes. L'île entière couvre 250 kilomètres carrés et compte 180,000 habitants.

A Citta-Vecchia, ou Citta-Nobile, ancienne capitale, on vénère la grotte dans laquelle séjourna saint Paul.

"Les murailles sont formées d'une sorte de stuc blanc qui a la propriété de guérir de la fièvre. La craie blanche, malgré la dévotion des pèlerins qui en recueillent fréquemment, se reforme sans cesse, de sorte que la grotte a toujours les mêmes dimensions." Une belle statue de saint Paul orne la grotte. On y voit un autel de pierre sur lequel l'Apôtre aurait célébré le divin sacrifice.

On s'y rend par un chemin de fer de 10 kilomètres.

La principale église de La Valette est l'église Saint-Jean. Dans la crypte repose les grands maîtres de l'Isle-Adam, La Valette, Vignocourt et plusieurs autres.

Là, dit *l'Univers pittoresque*, se célébraient jadis des cérémonies d'un éclat incomparable. Le grand maître, en qualité de souverain, s'asseyait sous un dais magnifique placé dans le sanctuaire. Au-dessous de la sainte Table était une rangée circulaire de bancs occupés par les grands-croix, tous revêtus du costume officiel. Les chevaliers et les gens attachés au service de l'ordre se tenaient dans les parties latérales de l'église. Pendant tout le temps de la messe, un des servants agitait devant lui un large et riche éventail en plumes ajusté sur un bâton doré. La fête du 8 septembre, surtout, était célébrée avec pompe et magnificence. C'était le jour anniversaire de la levée du siège de Malte en 1565. Tout à coup le canon des forteresses faisait trembler les vitraux de la cathédrale. A ce signal, l'étendard victorieux paraissait et était déposé au pied de l'autel au son d'une musique guerrière.

La vue de ce drapeau que les Infidèles ne purent abattre des bastions du fort Saint-Ange, le bruit du canon, les fanfares que la musique faisait entendre, les flots de lumières qui s'échappaient des mille cierges enflammés et que reflétaient le marbre des tombeaux, les nuages d'encens qui inondait la vaste enceinte de suaves parfums, l'éclat de l'or, le magique effet des peintures, formaient un tableau singulièrement émouvant.

## Une Ame Eucharistique

Marguerite-Marie Boens

(1841 - 1884)

(Suite et fin.)

L'Ami divin va jusqu'à communiquer à Marie ses propres aspirations pour la gloire de Dieu et le salut des âmes, lui disant plusieurs fois qu'"elle contribue à continuer sa vie sur la terre", qu'"elle est une des âmes qu'il a eues particulièrement en vue en instituant l'Eucharistie". On dirait qu'il cherche à effacer entre eux les distances. Un matin, qu'elle regagnait sa place après la communion, disant : "Réjouis-toi, mon âme, tu l'as enfin ton Bien-Aimé, celui pour qui tu vis", il lui répond : "Moi aussi, je t'ai." Un autre jour en entrant dans son âme, le Maître lui dit : "Réjouissons-nous", et il semblait, ajoute Marie, "prendre ses délices en moi comme je les prenais en lui." Dans une circonstance affligeante où elle le remerciait d'avoir si bien compris sa tristesse, il lui dit : "J'ai passé par ton cœur", et un jour qu'elle le remerciait de s'unir si souvent à elle, il dit : "J'ai songé au besoin que tu en aurais", ajoutant, devant sa surprise d'être l'objet de faveurs si souvent répétées : "Ne t'étonne pas d'être ainsi aimée, je suis l'Amour."

N'est-ce pas là le langage de l'amitié dans ce qu'il a de plus confiant et de plus suave ?

Vers la fin de sa vie, témoin de la résignation qu'elle apporte à ses souffrances, le bon Maître lui dira encore cette parole, dont nous verrons en elle le retentissement fécond : "Moi, Hostie, je m'unis à toi, hostie."

La sainte communion la ravit, au point qu'elle se pose cette naïve question : "Est-ce que les anges ne souffrent pas de ne pouvoir communier ?" Elle veut avoir l'avis de son ange gardien. Celui-ci lui répond que pour lui tout est communion. Mais comme elle s'attriste encore à la pensée qu'au ciel elle ne pourra plus communier, Notre-Seigneur prend lui-même la peine de la rassurer par une révélation concernant son bonheur éternel.

Les années 1873 et 1874 apportèrent à la généreuse enfant de cruelles tribulations. Deux fois, Mme Doëns, incapable de supporter l'absence de sa fille et craignant



de la voir se donner à Dieu pour toujours, la contraignit de quitter sa pieuse retraite pour la venir rejoindre, soit à La Rochelle, soit à Paris. Marie eut, du moins, la joie

de voir sa mère revenue aux pratiques religieuses si longtemps négligées.

Le 2 décembre 1874, elle pouvait enfin réintégrer son cher monastère, non plus comme pensionnaire, mais en qualité de postulante. Le 22 février suivant, elle émettait ses premiers vœux, et le 20 mai, les rendait perpétuels. Elle avait fait naguère à Notre-Seigneur la promesse de tendre toujours au plus parfait, et il l'en avait récompensée par l'assurance qu'il lui était désormais impossible, vue l'intensité d'union d'amour où elle était parvenue, d'offenser Dieu mortellement. En conséquence, elle voulut gravir un échelon de plus dans l'Ordre de Saint-Benoît, et devenir *moniale*. Ce fut le 18 janvier 1882 que Mgr Thomas la reçut à la profession solennelle et lui remit son anneau de Bénédictine.

Car le divin Maître se plaignait amoureusement à sa servante d'avoir été jusque-là très peu aimé dans l'Eucharistie, et il la conviait à être l'ostensoir où il lui plaît de toujours reposer. "Je t'ai choisie pour m'aimer là.... Veux-tu m'aimer là?"

La vie de Marie Doëns ne sera plus qu'une continuelle action de grâces, une louange ininterrompue, une union mystique du cœur au cœur, prémice de l'union du ciel. Jésus ne fait qu'un avec l'âme qui vit de lui en le recevant, chaque jour, dans la sainte communion. Il devient le confident de toutes les heures, de tous les instants. Il encourage toutes les hardiesses de l'amour et satisfait toutes les curiosités.

Après cette adorable parole, nous voyons l'union s'affermir avec plus de confiant abandon, de calme intimité. Une ère nouvelle s'ouvre, des droits réciproques se créent. Notre-Seigneur, qui a encouragé Marie à beaucoup demander pour elle et pour les autres, qui lui a dit: "Je suis à ton service", lui dira maintenant: "C'est ton droit!" comme s'il lui reconnaissait le droit de l'appeler en elle et de disposer de lui comme d'un bien qui lui appartient en propre.

Un jour, qu'elle avait essayé la vaisselle de la communauté, Notre-Seigneur lui dit: "J'ai attaché à chaque assiette la pierre précieuse de la charité." A la mort de Pie IX, comme elle prie pour l'Eglise, elle entend Jésus lui dire: "L'Eglise, c'est moi." Une fois, qu'elle expri-

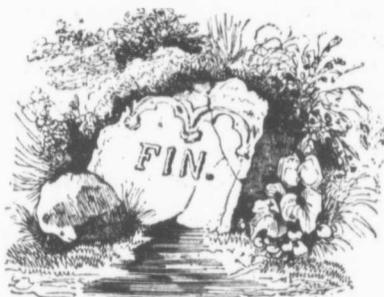
mait son étonnement de tant de grâces reçues, malgré son indignité et ses faiblesses, il lui répondit : "A une misère infinie, il faut un bien infini." Il lui dit encore qu'elle devait être "un mystère". Notons enfin cette étonnante parole, par laquelle lui furent annoncées les souffrances de sa dernière maladie : "Je t'élève à ma hauteur, pour que tu prennes mesure sur moi."

Le 13 novembre 1883, une tumeur se déclarait, qui devait nécessiter une triple opération. Il fallut la transporter à l'hospice Saint-Charles, à Rochefort, où le docteur Duploux lui donna ses soins. Au cours d'une visite, comme elle soupirait après un peu d'air, le docteur fit signe à son interne de prendre avec lui le fauteuil où elle reposait et de le porter à la tribune de la chapelle, disant : "Je sais l'air qu'il vous faut." Au bout d'une demi-heure, ils vinrent reprendre la malade. Quatre ans plus tard, le célèbre chirurgien, résté toute sa vie incroyant, mourait en chrétien convaincu. Ainsi Dieu récompensait l'acte du charitable porteur. Il est permis de croire que les prières de la malade n'y furent pas étrangères.

Une cure de quelques semaines à Luchon, imposée par Mgr Thomas, qui, ayant ses desseins sur Mère Marguerite-Marie, attendait un miracle et n'hésitait pas, afin de l'obtenir, à faire fléchir en faveur de la malade la rigueur des constitutions, n'eut pas le résultat espéré. Le mal allait toujours s'aggravant, accompagné d'atroces souffrances. On multipliait autour de la malade neuvaines et prières, mais sans effet, car le Seigneur semblait regarder cette âme comme un fruit mûr qu'il était temps de cueillir. Mme Doëns obtint la permission de rester au chevet de sa fille. Les dernières semaines furent une longue et terrible agonie. Enfin, le mardi 17 juin 1884, pendant l'octave du Saint Sacrement, l'"hostie" de Jésus réjouissait son Bien-Aimé pour une communion sans fin.

A peine avait-elle rendu le dernier soupir, que Mère Sainte-Agnès, la prieure, à genoux près du corps, s'écria, par une inspiration toute spontanée, en dehors du cérémonial et des usages : "J'atteste, ô mon Dieu, qu'elle a toujours obéi : j'atteste qu'elle a toujours vécu en parfaite et sainte religieuse."

Telle est l'âme privilégiée dont Mlle de Saint-Martin a raconté l'existence en un beau livre destiné à faire beaucoup de bien. "Je l'ai lu, écrit Mgr l'Evêque de La Rochelle, avec émotion et profit. Puisse-t-il être lu partout comme il le mérite, mais spécialement dans mon diocèse!"



### ✻ APOTRE par L'EXEMPLE ✻



Ceci se passait il n'y a pas longtemps dans un village du Gard où pas un homme ne s'approchait de la sainte Table. Un monsieur, étant revenu à la religion, prit l'habitude de communier tous les jours. Les paysans rusés se dirent : "Nous t'attendons, mon ami, cela ne durera pas !" Cela dura au contraire. Au bout de deux ans, frappés de sa persévérance, plusieurs d'entre eux lui demandèrent pourquoi il communiait si souvent. Il leur expliqua que c'était parce qu'il trouvait dans ce divin Sacrement la force de résister à ses passions et à ses défauts, l'ardeur à faire le bien, la consolation dans ses épreuves. Il leur parla avec tant de sincérité et de cœur que ses interlocuteurs, pressés dans leurs derniers retranchements, lui dirent : "Mais, Monsieur, nous ne pouvons vous imiter : nous ne sommes que de pauvres travailleurs et nous n'avons pas le temps d'aller à la messe et de communier en semaine. — Eh bien, mes amis, contentez-vous de communier le dimanche. Notre-Seigneur vous y donnera toutes les grâces dont vous aurez besoin et bénira vos familles et vos champs. Depuis ce temps, huit paysans, entraînés par son exemple, s'approchent chaque dimanche avec lui de la sainte Table. N'y a-t-il pas là une preuve éclatante de ce que peut l'exemple ? Honneur à ce vaillant apôtre de la Communion hebdomadaire !

## SUJET D'ADORATION

Marie, mère de la crainte.

### I. — Adoration.

Ce titre n'est-il pas opposé aux autres titres de bonté que la Sainte Eglise donne à la Très Sainte Vierge? Il semble tout d'abord qu'il en est ainsi, et cependant il en est tout autrement....

Il est une crainte qu'on pourrait nommer plutôt terreur, une crainte sombre, inquiète, qui jette l'âme dans l'abattement au souvenir du jugement de Dieu, et qui ne lui permet plus de se livrer aux douces effusions de la charité.

Il est évident que la Très Sainte Vierge ne peut pas être la Mère d'une crainte préjudiciable à l'âme.

Mais il est une autre crainte, exaltée dans les Saints Livres, crainte salutaire, qui est le commencement de la sagesse, qui a pour compagne la confiance, et prépare les voies à l'amour. Cette crainte est utile, et même nécessaire. Elle est un Don du Saint-Esprit. Je veux parler de cette crainte filiale, de cette crainte de perdre par le péché Dieu et son amour. Aussi Marie, qui est la Mère de la Belle Dilection, se glorifie-t-elle d'engendrer aussi cette crainte dans nos cœurs.

C'est là, Seigneur, la crainte que vous tenez à exalter par la bouche du Roi-Prophète: "Bienheureux celui qui craint le Seigneur." Et nous avons nous-mêmes à regarder comme une très grande grâce la présence de cette crainte en nos âmes.

Aussi, aimable Maître, c'est à cette Béatitude que nous aspirons, assurés que nous sommes de vous plaire par cette sainte disposition, et de vous donner en même temps une preuve sincère de notre amour. Ce serait, au contraire, de ne pas vous aimer, que de ne pas craindre de ne pas vous aimer assez. Nous voulons trouver en nous cette crainte

de l'enfant qui ne voudrait à aucun prix blesser le cœur de son Père qu'il aime, et dont il sait être aimé.

## II. — Action de grâces.

Il est facile de comprendre combien cette crainte filiale est agréable à Notre-Seigneur qui trouve dans cette disposition une réponse à ses bienfaits.

Nous ne pouvons pas être sans crainte ici-bas, car nous n'avons pas la certitude absolue que vraiment la charité vit et règne dans nos cœurs; nous n'avons que des signes assez rassurants, il est vrai, pour nous libérer d'une cuisante inquiétude, de sa présence en nous. "Jeanne, êtes-vous dans la grâce de Dieu? demandait insidieusement à la Bienheureuse Jeanne d'Arc un de ses juges. — Si j'y suis, répondit Jeanne, je prie Dieu de m'y garder; si je n'y suis pas, je le prie de m'y mettre."

Tels sont les sentiments des saints: ils ne doutent jamais de l'amour dont Dieu les aime; mais la crainte de ne pas aimer Dieu comme il faut l'aimer les tient en haleine, les presse, les stimule sans cesse. "La charité de Jésus-Christ nous aiguillonne," s'écriait l'Apôtre.

Voyant combien Jésus-Christ nous a aimés, nous comprenons que nous ne l'aimons jamais assez, et nous voulons à tout prix l'aimer davantage.

O crainte salutaire et sanctifiante! Elle implique l'horreur du péché, de tout péché. Saisis de cette horreur, les saints ne cherchent pas à distinguer si le péché est mortel ou véniel; "l'âme vraiment pure, dit Borruet, n'est pas si savante." Il leur suffit que le péché soit une injure à Dieu, une opposition à son éternel amour, pour que, même léger, ils le fuient plus que mille morts; et comme, bien que marchant dans la voie de la sainteté, ils ne laissent pas d'être pécheurs et de commettre parfois le péché, la crainte de Dieu produit en eux une véritable haine d'eux-mêmes, un esprit de pénitence insatiable, et une inconcevable humilité.

L'humilité, fille de la crainte de Dieu, est le signe des élus, comme l'orgueil est la marque des réprouvés; ainsi parle saint Grégoire.

Marie qui n'avait pas connu le péché, fut la plus humble des créatures; par là, elle est l'antithèse de Satan, le roi des orgueilleux, alors qu'elle est la reine et la mère des

humbles. Il n'eût servi de rien à Marie d'être la Mère de Dieu, si elle n'eût été humble.

O Marie, daignez imprimer dans nos âmes la vraie crainte de Dieu, pour qu'elle y engendre la sainte humilité, et que, par elle, nous montions au comble de la charité!

### III. — Réparation.

Qu'ils sont rares les chrétiens qui vivent de cette crainte filiale dont nous venons de parler.

Rappelons-nous cette parole de Jésus-Christ: "*Ne craignez point ceux qui ôtent la vie du corps, mais craignez plutôt Celui qui peut perdre l'âme et le corps, en les précipitant dans l'enfer.*"

Les premiers chrétiens comprenaient cette leçon, et on les voyait embrasser la foi et s'y maintenir au prix de leur vie. Ils ne craignaient rien de ce que les hommes pouvaient leur faire souffrir, mais ils craignaient uniquement d'offenser Celui qui pouvait condamner leur âme et leur corps à des peines éternelles.

Cette disposition admirable est une disposition de précepte pour tous les chrétiens.

Il nous faut être dans les mêmes sentiments ; nous devons être toujours prêts à sacrifier tout ce que nous avons de plus cher, plutôt que de commettre un péché qui ôte à notre âme la vie de la grâce, et qui nous expose à la mort éternelle.

Et pourquoi? parce que, pour le chrétien, nul mal temporel n'est proprement un mal, et que la foi lui apprend à ne donner ce nom qu'à ce qui est un mal dans l'ordre surnaturel, et par rapport à l'éternité.

Et dès lors, que d'hommes qui se croient chrétiens, et qui, en réalité, ne le sont pas!...

Que conclure de là, sinon que la parole de l'évangile est peu connue, qu'on la pratique encore moins? on ne se rend point présentes par la foi les vérités surnaturelles: on ne juge point, on ne se conduit pas d'après les principes de la foi.

Voici la vraie source du mal.

Quel parti avons-nous donc à prendre? former l'inviolable résolution de nourrir en soi la crainte de Dieu, de la fortifier, de ne jamais la perdre de vue, et d'en faire

usage en toute rencontre, et surtout joindre à la vigilance la prière qui nous assure le secours divin.

O mon Dieu, pénétrez-nous de votre crainte salutaire, et que l'impression en passe jusqu'à la chair. Quel mal peut-vent me faire les hommes, si je Vous ai pour Ami? Quel bien en puis-je attendre, si mes offenses Vous ont irrité contre moi? Me tireront-ils de vos mains, et me soustrairont-ils à votre justice vengeresse? Combien, dans l'enfer, de malheureuses victimes de la crainte des hommes!

Pour moi, Seigneur, je désire ardemment vous aimer; mais il m'est utile, il m'est nécessaire de vous craindre; et je me croirai bien avancé, quand je ne connaîtrai plus d'autre crainte que la vôtre.

#### IV. — Prière.

O Vierge Marie, daignez nous obtenir cette crainte salutaire dont vous vous déclarez la Mère, et tout particulièrement cette crainte, fleur du véritable amour, et que l'on appelle *Délicatesse*, précieuse disposition qui porte l'âme non seulement à renoncer à tout ce qui peut déplaire à votre divin Fils, mais encore à s'abstenir, ainsi que le recommande l'apôtre saint Paul aux Thessaloniens, de toute apparence de mal: "*Ab omni specie mala abstinete vos.*"

Nous estimons heureuse l'âme qui est pénétrée de cette crainte: A ses yeux, il n'y a pas d'infidélités légères, pas de légères observances; jamais sa foi n'est assez vive, son espérance assez ferme, son amour assez ardent; elle veut tenir compte de la recommandation de l'Esprit-Saint, disant: Celui qui craint Dieu, ne néglige rien: "*Qui timet Deum, nihil negligit.*"

De là, sa vigilance permanente. Ainsi attentive à contenter Notre-Seigneur, cette âme peu sensible à toutes les disgrâces, ne redoute qu'une seule chose: le péché, sous quelque forme que ce soit. Elle reste indifférente à l'abandon, au mépris, aux persécutions des créatures: pour elle, les privations, les souffrances ne sont rien. Elle ne connaît qu'un seul mal, le mal de Dieu qui est le péché, c'est le seul qu'elle craint, et qu'elle s'applique à éviter.

Tels étaient les nobles sentiments de saint Jean Chrysostome: "C'est en vain, disaient ses courtisans à l'Impératrice Eudoxie, que vous le menacez de l'exil, des tourments, de la mort: Chrysostome ne craint qu'une seule chose que vous n'obtiendrez jamais de lui, c'est le péché."

C'est cette crainte, compagne inséparable de la charité, que nous vous supplions, ô Divine Mère, de faire naître et de fixer dans nos cœurs. Ainsi soit-il.



## *La dévotion au Saint Sacrement* En Autriche.

Extrait du rapport lu au Congrès eucharistique de Vienne par le R. P. Lebeau.

### *La Fête-Dieu — Procession en bateaux.*



ETTE dévotion extérieure se manifeste surtout à l'occasion de la Fête-Dieu

Elle se célèbre ici toujours le jeudi même de l'incidence, et quand on apprit l'an dernier que le Saint-Père supprimait cette fête et en renvoyait la solennité au dimanche suivant, ce fut une désolation dans le pays, et tous les évêques durent supplier le Saint-Père de permettre que cette fête fut célébrée en Autriche comme par le passé.

La procession de la Fête-Dieu a ici, d'ailleurs, un rite particulier. Quatre reposoirs sont toujours disposés le long du parcours. A chaque reposoir, le diacre chante le commencement de l'un des quatre Evangiles, puis l'officiant récite d'assez longues prières pour attirer les bénédictions du ciel sur les biens de la terre et détourner les châtiments mérités par le péché. J'ai assisté plusieurs fois à ces processions à la campagne et à la ville. J'ai toujours été très édifié de voir défilér devant le dais la jeunesse des écoles, et derrière le dais les autorités civiles et militaires, souvent un cierge à la main et à leur

suite des groupes nombreux d'hommes et de femmes alternant ensemble la récitation du chapelet. J'ai vu aussi avec quel respect on emportait les branchages qui avaient orné l'autel ou le passage de la procession pour pouvoir le lendemain aller les planter au milieu des champs. Depuis des siècles aux environs de Linz, cette procession se fait en bateau sur plusieurs lacs. Le bateau principal qui doit porter le Saint Sacrement est fourni et décoré par l'administration des salines, et tout autour se meut une flottille de petits bateaux où tout le monde prie à haute voix et avec le plus grand recueillement. La bénédiction est donnée une première fois sur le rivage, puis au milieu du lac lui-même, à des endroits fixés, et enfin au retour encore sur le rivage. Le prêtre, en donnant la bénédiction, demande à Notre-Seigneur de bénir spécialement les salines, qui sont la ressource du pays. Dans le Brienthal, plusieurs paroisses s'unissent pour organiser une procession à cheval, depuis un temps immémorial. A Vienne surtout, comme tout le monde le sait, la procession du Saint Sacrement revêt un cachet tout particulier. Le matin, avant 7 heures, Sa Majesté l'empereur se rend à la cathédrale dans une voiture de gala attelée de six chevaux, les archiducs suivent dans d'autres voitures de gala attelées de quatre chevaux, que des pages tiennent par la bride. Après la grand'messe la procession se déroule dans l'intérieur de la ville. Sa Majesté marche immédiatement derrière le dais ; après lui viennent les archiducs, les chambellans, les chefs d'armée et de nombreux officiers, les ministres, les seigneurs, les députés, le maire de la ville entouré de ses conseillers, etc. Tous sont découverts et ont un cierge à la main. Après la cérémonie l'empereur et sa suite retournent à la Hofburg toujours en voiture de gala, au milieu des "hourras" de la foule qui s'est massée le long du parcours de la procession et qui a envahi toutes les fenêtres.



èle  
dar  
C  
de  
de  
des  
ran  
des  
plus  
D  
pou  
diffi  
des  
Sac  
dans  
s'ag  
quen  
A  
reço  
mois  
faites  
et le  
un m  
mouv  
la co  
utilis

## Aux Educateurs de la Jeunesse.

*Carte - Bulletin*

pour aider à la pratique de la communion fréquente  
des enfants pendant les vacances.



U cour des séances du récent Congrès Sacerdotal de Montréal, on a fait remarquer avec raison l'énorme disproportion dans le nombre des communions faites au collège ou au couvent par les élèves pendant l'année scolaire, avec celles faites pendant les vacances.

Cette remarque nous l'avons entendue plus d'une fois de la part des éducateurs de la jeunesse, spécialement de ceux qui, dans ces établissements, ont charge de l'âme des enfants. Et pourtant, ajoutait-on, n'est-ce point durant cette période périlleuse entre toutes pour la vertu des jeunes, qu'il faudrait arriver à leur faire recevoir le plus souvent possible le " Pain des forts " ?

Divers essais d'organisation ont été tentés ici et là pour stimuler leur ferveur et les aider à triompher des difficultés que leur piété peut rencontrer durant le temps des vacances. L'un d'entre eux a été signalé au Congrès Sacerdotal par un curé zélé de Montréal, qui en a fait dans ses écoles une expérience des plus concluantes. Il s'agit de la "*Ligue des volontaires de la communion fréquente pendant les vacances.*"

Avant son départ pour les vacances, chaque enfant reçoit deux bulletins, qu'il doit retourner à la fin du mois, après avoir indiqué le nombre des communions faites. Le Directeur peut ainsi contrôler leur fidélité, et leur donner, suivant le cas, soit une monition, soit un mot d'encouragement. En vue de favoriser ce beau mouvement et faciliter le travail à ceux qui ont à cœur la communion fréquente chez les enfants, et désireraient utiliser ce moyen, nous avons fait imprimer de ces bul-

letins, format carte postale, portant comme en-tête : *Ligue des volontaires de la communion fréquente, pendant les vacances.* Trois colonnes de chaque côté servent à indiquer les jours du mois, les communions faites, et les chapelets récités. La dévotion à Marie unie à celle de Jésus-Hostie sera pour l'enfant une sauvegarde de plus. Au centre, après une courte formule d'exhortation il y a place pour le nom et l'adresse. Une pensée eucharistique termine le tout, avec la manière d'utiliser cette carte.

Messieurs les Curés, directeurs, chapelains, etc, etc. peuvent donc faire la demande de ces cartes à nos Bureaux au prix de 40 centins le cent (un centin par enfant), y compris les frais de poste.

Nous recevrons et publierons avec plaisir les résultats obtenus au moyen de cette pieuse industrie qu'on voudra bien nous transmettre à la fin des vacances.

  
 ACTIONS DE GRACES  
 AU  
 VENERABLE PÈRE EYMARD  


En rapportant les guérisons suivantes, attribuées par ceux qui les ont obtenues à l'intercession du Vénéralle P. Eymard, nous n'entendons nullement prévenir le jugement de la sainte Eglise, ni nous prononcer sur le caractère surnaturel de ces faits.

**St-Boniface de Shawinigan:** Au printemps dernier me trouvant souffrante des suites d'une chute, je promis de porter l'image du vénérable Père Eymard et de publier la faveur dans vos annales si ce bon Père m'accordait ma guérison : je suis revenue à la santé sans avoir usé d'aucun remède, et je viens aujourd'hui accomplir ma promesse.

A la même époque une de mes filles Dame J. S. atteinte des fièvres se trouvait par suite de complication dans une situation désespérée. D'après mes conseils, elle porta l'image du vénérable Père et malgré les prévisions des médecins, ma fille guérit des fièvres et de toutes ses autres maladies désespérantes.

Veillez publier dans vos annales ces faveurs obtenues par l'intercession du bon Père Eymard que nous remercions vivement de la protection qu'il nous a accordée en ces deux circonstances spéciales et en plusieurs autres.

Nous souhaitons que la publication de ces grâces inspirent à d'autres de recourir à ce bon Père dans les situations difficiles afin que la canonisation de ce grand serviteur de Dieu soit hâtée, vu les nombreuses faveurs qu'il daigne accorder.

Dme L...

**Mont-Carmel :** J'ai obtenu la guérison de mon garçon par l'intercession du Père Eymard. Depuis quatre ans il avait une plaie à la bouche que le docteur déclarait être un chancre. Il nous demandait 8 piastres pour opérer l'enfant. Comme nous sommes très pauvres, j'ai fait une neuvaine au P. Eymard en appliquant l'image du Père sur le mal qui disparut de jour en jour.

Une abonée.

**Hull, P. Q. :** Je viens m'acquitter d'une promesse et vous demander de publier dans le Messager la guérison de mon mari qui souffrait terriblement d'un mal d'estomac et dont les médecins ne pouvaient le guérir. Nous nous sommes adressés avec grande confiance au Vén. P. Eymard. Je lui appliquai l'image ; à l'instant il s'est senti mieux, et depuis près de deux ans il continue à être bien. Voilà pourquoi je m'acquitte de ma promesse avec mille remerciements.

Mde J.-B. B.

**St-Camille :** Action de grâces à Notre-Dame du St-Sacrement.

Un feu de forêt menaçait de détruire notre maison et les bâtisses environnantes. Je fis placer l'image de Notre-Dame du St-Sacrement près de la forêt avec promesse de faire publier dans le Petit Messager si elle nous épargnait. Je viens aujourd'hui remercier cette bonne Mère car aucune bâtisse n'a été détruite par le feu et de plus une partie de la forêt où elle avait été placée a été préservée du feu.

Une abonée Mde E. B.



# Regina Cœli

Raffaele Antolisci Op. 14

**Moderato**

*mf*

SOPRANO  
Re-gi-na cœ-li læ-ta-re al-le-lu-

CONTRALTO  
*mf*  
Re-gi-na cœ-li læ-ta-re... al-le-lu-

**Moderato**

ORGANO  
o  
ARMONIO  
*mf*

-ja qui-a quem me... ru-i-sti por-ta-re læ-lu-

-ja qui-a quem me ru-i-sti por-ta-...

2

ja. Re-sur-re-xit si-cut di-xit al-le-lu-

ja. Re-sur-re-xit si-cut di-xit al-le-lu-

*pp* *mf*

-ja. O-ra pro-no-bis De-um al-le-lu-

-ja. O-ra pro-no-bis De-um

*pp*

-ja. al-le-lu-ja. . . . . al-le-lu-ja.

al-le-lu-ja al-le-lu-ja al-le-lu-ja.



## L'Eucharistie centre de vie chrétienne

---



Extrait de la lettre collective des Evêques de l'Ouest.

Pour que ces vertus fleurissent dans vos cœurs, vous éviterez avec soin les vices que les Pères du Concile vous signalent. Comme ils vous le conseillent, vous irez souvent puiser la force et le courage dont vous aurez besoin dans les sacrements dont l'Eglise a l'administration. Surtout vous mettrez votre confiance dans Jésus-Hostie.

En somme tout se ramène à l'Eucharistie et tout en découle. Elle est le centre et le foyer de notre sainte religion, puisqu'elle est Jésus qui continue et renouvelle pour chacun de nous tous les états et tous les bienfaits de sa vie mortelle, ressuscitée et glorieuse.

Jésus est toujours au milieu de vous dans vos paroisses, sur l'autel, dans le tabernacle, à la Table Sainte, pour vous rappeler tous vos devoirs, toutes les vertus que vous avez à pratiquer et qu'il a lui-même pratiquées le premier. Il les renouvelle sous vos yeux; vous le retrouverez dans l'Hostie comme dans un miroir sans tache.

Mais, en même temps, Jésus est là pour venir sur vos lèvres et dans votre cœur, pour secourir votre faiblesse, vous relever dans vos chutes, vous soutenir dans vos heures de défaillance. Jésus est là pour vous donner l'intelligence de ce que vous devez faire et aussi le courage de l'accomplir.

Par conséquent fixez sans cesse vos regards sur l'Eucharistie; tenez-y votre cœur à jamais attaché. Alors, vous vivrez unis à Jésus-Christ, comme l'aliment s'unit au corps dans les merveilleuses transformations de la nourriture. Elle vous fera une même chose avec lui.

Unis à Jésus-Christ par la communion, vous vivrez unis les uns aux autres. Saint Paul nous le dit: "Il n'y a qu'un seul pain et nous sommes un seul corps, nous tous qui mangeons ce seul pain."

## Une procession du Saint-Sacrement

### Le jour de la Fête-Dieu



C'était la veille de la Fête-Dieu, à l'heure de midi. Les cloches des églises de la ville sonnaient à toute volée et, dans les rues, on commençait à s'occuper des décorations que les habitants projetaient pour la procession qui devait avoir lieu le lendemain. Cependant une maison restait complètement étrangère à ces préparatifs, et c'était la plus belle de la ville.

«Infortunés parents! disaient les voisins, ils sont plongés dans l'affliction! Leur fils unique se meurt de la poitrine à douze ans. Cette année, ils ne pourront prendre part à la décoration de notre reposoir.»

L'enfant malade dont on parlait sommeillait entouré par ses parents désolés. Le bruit des cloches parvint jusqu'à lui. Il poussa un faible gémissement en ouvrant les yeux.

— Les cloches t'ont réveillé, mon enfant, lui dit sa mère, en se penchant anxieusement sur son lit. — Pourquoi se font-elles entendre? demanda l'enfant. N'est-ce pas aujourd'hui samedi? — C'est que nous sommes à la veille de la Fête-Dieu, et les cloches annoncent la solennité de demain.

L'enfant se tut. Il était péniblement oppressé. Sa respiration sortait avec un bruit rauque et il paraissait très faible. Son père, sa mère, une sœur garde-malade, réunis autour de lui, épiaient tous ses mouvements, et leurs physionomies contraintes et altérées par l'inquiétude n'indiquaient que trop la gravité du mal qui consumait la vie de ce fils bien-aimé.

L'enfant referma les yeux.

— Mère, dit-il après un instant, en faisant un pénible effort, mère, ces cloches ont un bien beau son. J'aimerais entendre leur carillon. Ne pourrait-on ouvrir la fenêtre?

— Rien ne s'y oppose, reprit la sœur qui s'empressa d'accéder à son désir.

L'air était doux et chaud, le soleil envoyait ses gais rayons sur le lit du malade qui prenait plaisir à les contempler.

— Ma sœur, reprit-il en s'adressant à sa bonne garde, ma sœur, il me semble que ce bon soleil me fait du bien et que je respire plus librement depuis que la fenêtre est ouverte. Quelle belle journée!

Il s'arrêta un instant, comme si sa tête, affaiblie par la maladie, eût fait un effort pour ressaisir la suite de ses idées. Puis il reprit : — Quelle belle fête que celle de la Fête-Dieu! l'an dernier j'assistais à la procession, mêlé aux enfants de chœur, et je répandais des roses devant le Saint-Sacrement. J'étais heureux alors. Je venais de faire ma première communion. Tout était fête pour moi.

— Oui, mon ami, lui répondit sa mère, ç'a été une belle fête, et j'ai présente au cœur, comme si c'était hier, la joie avec laquelle tu avais revêtu le costume d'enfant de chœur pour accompagner le Saint-Sacrement. Mais repose-toi, tu te fatigues.

— Non, mère, je suis heureux de parler de ces bons souvenirs. Pourquoi, cette année, n'aidez-vous pas les personnes qui préparent le reposoir de cette rue? Est-ce que la procession n'y passera pas? Je le regretterais beaucoup, car il me semble que son passage me ferait du bien.

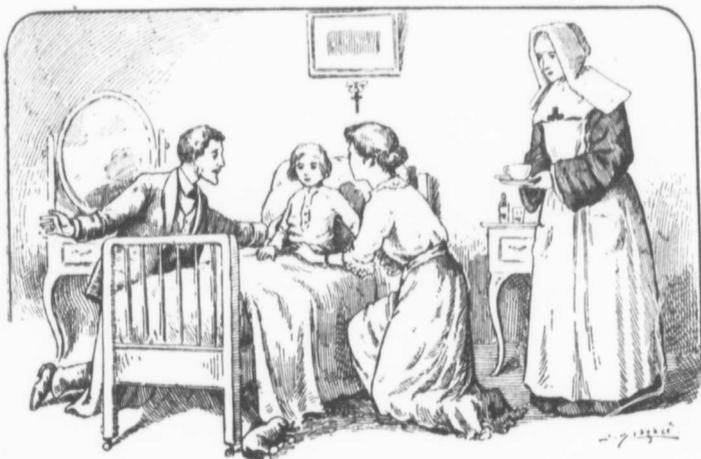
— Elle y passera comme d'habitude, mon enfant, et l'on construit un reposoir à l'angle de la place. Nous ne pouvons te quitter pour nous en occuper. L'an prochain, tu seras guéri et, pour remercier Dieu de ta guérison, nous élèverons un beau reposoir devant la maison.

— Mère, pour obtenir ma guérison, il faudrait que je puisse, dès cette année, me présenter au bon Jésus et m'agenouiller devant le Saint-Sacrement, afin de le prier de me rendre à votre affection. Dieu a promis d'agréer les prières qu'on lui adresse avec foi et confiance, et il me semble que c'est lui qui, touché de vos prières, me

presse de lui demander d'exaucer le plus cher de vos désirs.

— Tu parles beaucoup trop, cher enfant, reprit son père. Demain, nous essayerons de te porter à la fenêtre, afin que tu voies passer la procession.

— Père, il me faut plus que cela ! si vous voulez que je guérisse, il faut que je puisse m'agenouiller devant le Saint-Sacrement et que je reçoive sa bénédiction. Le bon Jésus voulait qu'on laissât les enfants s'approcher de lui. Un jour, vous le savez, ayant rencontré le convoi d'un enfant bien-aimé, celui du fils de la veuve de Naïm,



il le rappela à la vie et le rendit à sa mère. Voilà pourquoi je voudrais me trouver sur son passage. Cela me serait facile, si vous construisiez un reposoir devant la maison.

Paul s'arrêta épuisé par cette longue conversation, mais sa figure était légèrement empourprée et dans son regard brillait une lueur d'espérance. Quelques minutes plus tard, il dormait d'un paisible sommeil.

Le silence recommença autour de lui. Il fut interrompu par le père. — Pourquoi ne ferions-nous pas ce que Paul nous demande ? Dieu bénit ceux qui mettent en lui leur confiance, et, il me semble que ce serait man-

quer de foi que de ne pas répondre au désir de ce cher enfant, en construisant ce reposoir devant lequel il viendrait recevoir la bénédiction du Saint-Sacrement.

— Allez donc, au plus vite, demander l'autorisation à M. le Curé, dit la mère. Je serais désolée de m'opposer à un acte de piété agréable à notre cher enfant, et qui peut contribuer à nous le conserver.

Une heure après, le reposoir était commencé !

Le lendemain, le soleil se leva radieux. Le ciel était sans nuage, et dès le matin, les joyeux carillons qui passaient sur la cité semblaient encourager chacun à se hâter d'achever les derniers préparatifs destinés à célébrer cette belle journée. Ce ne fut que sur les quatre heures de l'après-midi que la procession sortit de l'église. Les maisons avaient revêtu leurs blanches tentures parsemées de bouquets et de guirlandes de feuillage.

Les rues étaient jonchées de verdure. Depuis longtemps, elles étaient remplies par une foule pieuse, désireuse de participer à la procession ou de la voir passer.

Le reposoir élevé par les ordres des parents de l'enfant malade offrait un aspect à la foi splendide et gracieux. Aux riches draperies qui le tapissaient et à la multitude des flambeaux allumés s'unissaient les gerbes de fleurs les plus variées. Il était surmonté de cette inscription en lettres d'or : "Seigneur, si vous le voulez, vous pouvez me guérir." C'était la prière du jeune malade qui, dans sa lente agonie, confiait sa dernière espérance au Sauveur Jésus.

Les cloches des églises, lancées à toute volée, avaient annoncé depuis quelques instants la sortie de la procession, quand les chants sacrés furent entendus de la maison du jeune malade. Peu après, les premières bannières apparaissaient, et ceux qui les portaient venaient successivement se ranger autour du reposoir élevé par la piété des parents. Le père sortit de la maison, tenant un cierge d'une main, soutenant son fils de l'autre.

On avait fait prendre à l'enfant le costume qu'il portait le jour de sa première communion. Un ruban blanc était noué autour de son bras, et ses doigts égrenaient son chapelet. Sa mère qui le suivait s'agenouilla der-

rière lui, au moment où notre divin Sauveur parut sous les apparences de la Sainte Hostie portée par le prêtre qui officiait. C'était le même miséricordieux Jésus qui, lorsqu'il parcourait les bourgades de la Judée, guérissait les malades, ressuscitait les morts et comblait les peuples de ses bienfaits.

Les chants cessèrent et le prêtre bénit la foule prosternée; le silence qui régnait à ce moment solennel fut interrompu par une voix faible et tremblante qui s'élevait devant l'autel :



“Seigneur, si vous le voulez, vous pouvez me guérir!” disait avec une foi ardente le jeune malade en contemplant la sainte Hostie. Le prêtre tressaillit, et, abaissant l'ostensoir devant l'enfant, il pria celui qui a toute puissance et dont la miséricordieuse tendresse est infinie, d'avoir pitié du malade qui recourait à lui.

Lorsque la procession reprit sa marche, l'enfant suivit longtemps des yeux le Saint-Sacrement, en continuant de lui adresser une de ces ferventes prières qui touchent le cœur de Dieu.

Le père, s'approchant de son fils, lui prit le bras afin de l'aider à se relever: "Laissez-moi faire, lui dit l'enfant, en souriant, je suis guéri, je me sens fort, et je respire librement. Le bon Jésus vous a rendu votre fils. Allons le remercier à l'église de ce bienfait si grand."

L'enfant marchait d'un pas ferme et assuré! La procession rentra un peu après, à l'église, au chant du *Te Deum*. Paul en suivit chaque verset avec une inexplicable reconnaissance, puis il reçut avec les fidèles une dernière bénédiction, tandis que son âme s'abandonnait aux élans de la plus vive reconnaissance.

Nous n'essayerons pas de redire les joies du père, de la mère et les émotions de la sœur de Bon-Secours quand Paul, dont le cœur débordait d'allégresse rentra dans la maison, guéri par la vertu du corps sacré de Notre-Seigneur, qui avait bien voulu se laisser toucher par la confiante prière de l'enfant.

## A la chapelle de la Réparation

(Pointe aux Trembles)

Le **11 mai prochain**, Messieurs les Congréganistes de la paroisse de Ste-Brigitte de Montréal, feront leur pèlerinage à la Réparation. Le public est invité à prendre part à ce 1<sup>er</sup> pèlerinage organisé de la saison.

### SOMMAIRE

Les Communions de la Très Sainte Vierge proposées à notre imitation. — Un héroïque serviteur de l'Hostie. — La Mère d'un Prêtre. — L'histoire de Malte; siège du XXIV<sup>e</sup> Congrès Eucharistique International. — Une âme eucharistique: Marguerite-Marie Doëns (*suite et fin*). — Apôtre par l'exemple. — Sujet d'Adoration: Marie, mère de la crainte. — La dévotion au Saint Sacrement en Autriche. — Carte Bulletin. — Actions de grâce au Vén. Père Eymard. — Regina Cœli (*musique*). — L'Eucharistie centre de la vie chrétienne. Une procession du Saint Sacrement le jour de la Fête-Dieu.

Publié avec l'approbation de Mgr l'Archevêque de Montréal.

